

tions de l'époque. A la plus affreuse des maladies virulentes, la variole, plusieurs médecins suivant l'exemple de lady Montagu avaient eu la hardiesse d'opposer l'inoculation préventive du virus ; et des tentatives avaient été faites par les vétérinaires en vue de préserver les moutons de la clavelée, les bœufs de la peste bovine. La méthode reposait sur ce fait que les virus introduits sous la peau déterminent des accidents moins graves que les maladies spontanées et confèrent cependant l'immunité. La mortalité de la maladie provoquée est cent fois moindre que celle de l'autre, ce que Tronchin exprimait en disant : " La variole nous décime, l'inoculation nous millésime. " Mais si l'inoculation était un bénéfice pour l'individu qui s'y soumettait, elle n'en créait pas moins un danger social, car c'était le virus lui-même, dans toute sa force, dont on multipliait ainsi les germes.

Le plus important résultat assurément de ces pratiques, fut de préparer les voies aux méthodes plus sûres employées aujourd'hui, et peut-être d'avoir suscité la découverte de cette vaccination jennérienne dont aucun procédé n'a encore pu égaler la perfection. Mais ni l'inoculation du virus ni celle du cow-pox, ne se rattachaient à un ensemble de vues théoriques sur la nature des maladies infectieuses, c'étaient des faits empiriques et incompris qui ne laissaient pour le moment espérer aucun progrès nouveau.

Il semble cependant que quelques esprits clairvoyants, tels que Laucisi, Pringle, eussent sur la nature matérielle et l'origine tellurique des agents qui déterminent les maladies infectieuses, je ne dirai pas des notions précises, mais des pressentiments curieux à rappeler. Un médecin de Mâcon, Navier, correspondant de l'Académie des sciences, dans une lettre adressée à cette compagnie, s'exprime ainsi au sujet des maladies épidémiques et notamment de la dysenterie, qui ravageaient une grande étendue du royaume : " Cette dysenterie paraissait occasionnée " par les miasmes étrangers, déposés dans les premières voies, " par l'air qui s'incorpore à la salive et aux nourritures, ou " même par celui qui s'introduit par les poumons dans le sang " dont il altère les liqueurs... Pour n'être pas convaincu de " vérité, ajoute-t-il, il faudrait méconnaître ce qui se passe " dans l'air et sur la terre, la variété prodigieuse des exhalai- " sons qui en émanent, et les impressions différentes qu'elles " peuvent faire sur nos liqueurs et sur le tissu tendu et délicat " de nos solides. Il ne serait pas possible à l'homme de subsis-